

Instinct primaire

Il a été étonné que son père l'invite dans son bureau, à l'issue du déjeuner familial dominical. Voilà bien longtemps qu'ils ne s'étaient retrouvés seuls en tête-à-tête et la perspective ne l'enchantait guère. En revanche, redécouvrir le bureau, l'ancre, la grotte dans laquelle se réfugiait son père depuis tant d'années était une perspective motivante. En entrant dans la pièce, il a su immédiatement que rien n'avait changé. Il était redevenu le petit garçon fasciné par la collection que ce père, riche entrepreneur et amateur de beaux objets, constituait pour passer le temps. Aujourd'hui, il pouvait dire qu'il s'agissait d'un cabinet de curiosités, mais pour l'enfant qu'il avait été, ce lieu était juste une sorte de caverne aux trésors, à la fois excitante et effrayante, dans laquelle il se faufilait, bravant l'interdiction paternelle. C'est avec émotion qu'il a retrouvé cette fenêtre ouverte sur le monde. Il a reconnu la tortue marine de Madagascar, le caméléon naturalisé sur sa branche et sur les étagères les petits caïmans, alligators ou crocodiles, il ne savait jamais quelles étaient les caractéristiques pour les distinguer, toujours dans la même position. Parmi les énormes coquillages, dont il aimait caresser la nacre intérieure, il en a repéré plusieurs nouveaux, aussi superbes que les autres. Les cadres remplis de papillons épinglés étaient toujours là : il a été surpris qu'avec le temps les couleurs des ailes soient toujours aussi éclatantes et chatoyantes. Les rostres de poissons-scies, de différentes tailles, se dressaient toujours fièrement à proximité des coraux, sans compter les nombreuses carapaces, mandibules, mâchoires, dents et griffes orphelines venant des quatre coins du globe. Fossiles et ammonites côtoyaient des morceaux d'écorces d'arbres rares, des cailloux plus ou moins gros et des pierres, à n'en pas douter, précieuses. Rien n'avait changé, si ce n'était la présence de nombreux masques cérémoniels, passion récente de ce père vieillissant. Et sur le bureau, toujours en majesté, trônait le crâne à dents de sabre. Qu'est-ce qu'il avait pu l'observer pendant des heures ! Il dégageait toujours cette sensation de puissance qui l'avait tant marqué plus jeune. Il se souvenait de la manière dont il touchait le bout pointu de la dent, aimant appuyer son doigt, avec l'envie farouche de l'enfoncer pour faire perler une goutte de sang, mais sans trouver le courage de passer à l'acte. Il se souvenait des paris qu'il se faisait à lui-même « demain, je le fais » et qu'il perdait à chaque fois. Aujourd'hui adulte, baroudeur et sportif, il se demandait s'il trouverait le courage qu'il n'avait pas eu enfant, de défier la dent de sabre. Perdu dans ses pensées, son père l'a ramené dans la réalité du moment en l'invitant à s'asseoir, lui-même s'installant derrière son bureau, comme s'il allait mener un rendez-vous professionnel. C'est alors que le monologue qui allait faire basculer sa vie a démarré. De plus en plus mal à l'aise dans le fauteuil club datant des années trente, il se concentrait pour bien prendre la mesure de ce que lui débitait son père. Ce dernier lui avouait enfin combien il ne l'avait jamais désiré, combien il avait sérieusement pensé le confier à une famille d'accueil, combien il l'avait déçu tout au long de sa vie, combien il lui en voulait de ne pas avoir rejoint l'entreprise comme l'avaient fait ses sœurs... Entre les lignes, l'information capitale était qu'avec sa horde d'avocats internationaux et ses résidences de par le monde, il avait pu faire en sorte de rédiger un testament qui le déshéritait tout simplement, qui officialisait, selon ses mots, le fait qu'il ne le considérait plus comme son fils

et qu'il avait tenu à le lui dire en face car il était un homme avec des principes. Voilà. C'était pour cela qu'il l'avait convoqué dans son bureau, pour le renier. Sans préavis, la garde baissée, la violence de l'attaque l'a mis à terre. Même si l'argent ne l'intéressait pas, il aurait su quoi en faire bien évidemment, c'était la négation de lui-même, de sa filiation, de ses origines qui le meurtrissait. Il s'est levé pour aller coller son front à la fenêtre, il lui fallait un choc thermique, il se sentait en feu. Son père continuait la litanie à charge avec un humour douteux et prétentieux, ressassant qu'il n'était rien et qu'encore rien c'était quelque chose, puisqu'il existait des moins que rien. Il regardait, mais n'écoutait plus ce corps coincé derrière son bureau qui articulait des mots qui ne l'atteignaient plus et qui allaient s'écraser sur les plus beaux objets du monde. « Pourvu qu'ils ne les abiment pas » a-t-il pensé ! Il ne voulait plus entendre cette voix monocorde, plaintive et pleine de fiel. Tel un animal acculé, il voulait rugir pour reprendre le dessus, pour exister. Il s'est avancé derrière le bureau et n'ayant aucune prise possible il a donné une grande claque dans le dos de son père. La litanie a stoppé net. Le buste et le côté du visage plaqués sur le bureau, il n'y avait plus d'entrepreneur arrogant mais un vieillard surpris par la peur, une proie immobilisée par une poigne de fer qui ne tremblait pas. Il a saisi de sa main libre le crâne et a planté les dents de sabre dans le cou de son géniteur. Les tressautements du corps ne l'ont pas effrayé, ni le geyser de sang quand il a retiré les dents. Comme une évidence, comme s'il savait que cela devait se passer ainsi. N'écoutant que son instinct, il a ouvert la porte fenêtre, a couru sur la terrasse puis a traversé l'immense jardin à l'anglaise, ce miroir d'une nature soi-disant sauvage. Serrant l'arme du crime contre lui, il courait pour rejoindre la forêt du domaine familial. Mais il n'était pas un fugitif, ni un meurtrier en cavale. Il était la bête, le félin qui avait retrouvé sa liberté et ses réflexes ancestraux. Il bondissait en déployant sa puissance, emporté par une énergie nouvelle. Il n'était plus le fils, il était le *smilodon* qu'il avait toujours rêvé d'être.